

CONNAISSANCE DES ARTS
OCTOBRE 2009



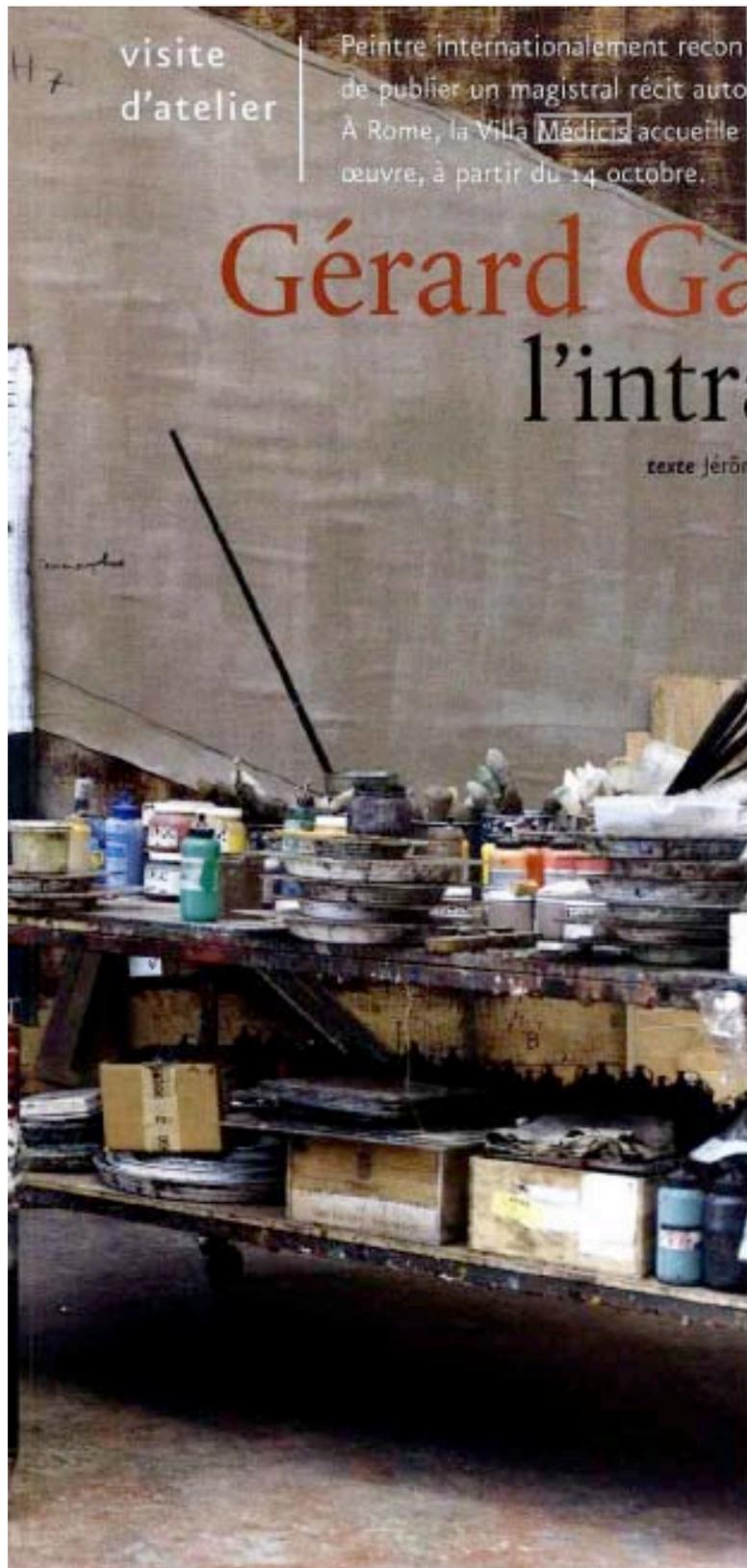
L'atelier aux proportions néo-fungeo industriel est baigné par la lumière du nord, nécessaire au peintre pour une précision, une juste des couleurs. Sur le mur du fond, une des toiles 400 ans, œuvre au format de taente sculptée en bois à la Renaissance. Corbis

visite
d'atelier

Peintre internationalement reconnu, Gérard Garouste vient de publier un magistral récit autobiographique, « *L'intranquille* ». À Rome, la Villa Médicis accueille une rétrospective de son œuvre, à partir du 14 octobre.

Gérard Garouste l'intranquille

texte Jérôme Coignard photos Philippe Chancel



C'est dans une campagne vallo-nnée, non loin de la forêt de Dreux, que Gérard Garouste vit et travaille. Il y avait près de ce village une abbaye cistercienne dont subsistent quelques pierres. L'atelier, aux proportions de hangar industriel, semble capturer cette clarté presque grise des grandes nefs sans ornement élevées par les moines de Cîteaux. Un petit chemin bordé de tilleuls et de groseilliers palissés nous y mène. L'artiste en a conçu les plans. Sur le toit, des vernières captent la clarté du nord. « *L'important, dit-il, est de maîtriser la lumière, qui doit être à peu près constante, été comme hiver.* » Et, comme il se doit, pas de fenêtres ! Mais Garouste s'est autorisé à vitrer la porte d'entrée et à la prolonger par une baie verticale. Cette large et haute fente face à l'est capte les premiers rayons du soleil. Levé à l'aube, avec les chants des oiseaux, l'artiste foule l'ombre immense des feuillages environnants, projetée au sol comme un tapis. Il aurait sans doute préféré la Bourgogne de ses souvenirs d'enfance, ses forêts profondes, les hivers rudes du Morvan. Mais lorsque, la nuit, sur la route de Dreux à Anet qui coupe la forêt dans toute sa longueur, un grand cerf s'arrête un instant au milieu de la chaussée, se fige puis regagne la futaie, il est heureux.

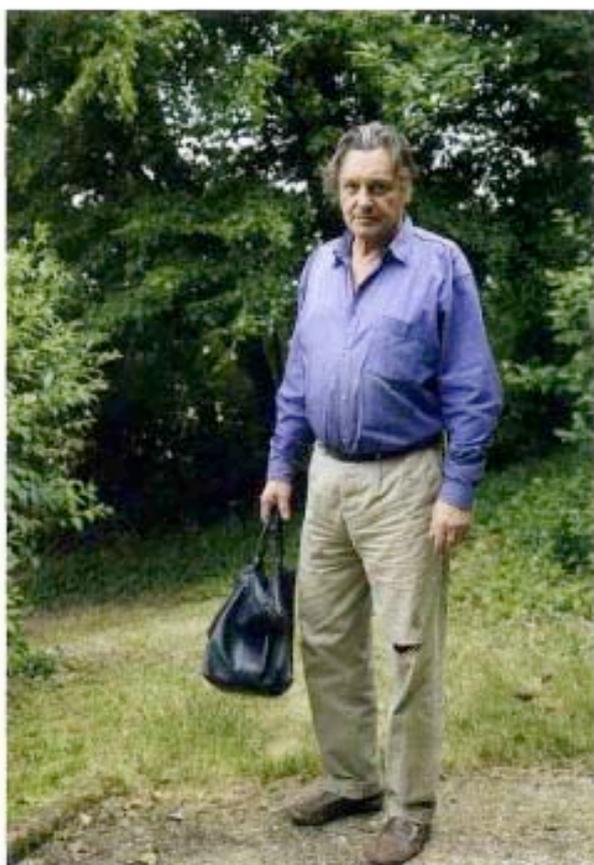
D'argent et de sang

De derrière l'une des tables chargées de son matériel de peintre, il tire un curieux petit fauteuil qu'il offre au visiteur. C'est un siège pittoresque comme l'était le mobilier en troncs d'arbres des jardins du XVIII^e siècle, mais visiblement plus



récent, sorti de l'atelier d'un touche-à-tout inspiré. Ce fauteuil, presque baroque au milieu de la neutralité de l'atelier, c'est Casso qui l'a fait. Casso est l'un des héros de *L'Intranquille*, le beau livre confessionnel que Garouste vient d'écrire avec Judith Perrignon. « Severino Cassoti,

il s'appelait. Il était maçon, tailleur de pierre, bûcheron et alcoolique. Sa femme Éléonore était la sœur de ma mère, mais une qu'on n'invitait pas à la cueillette, ni un autre jour [...] Éléo et Casso étaient deux égarés qui se disaient vous. Ils avaient créé un univers étrange sur une terre qui n'était



pas la leur : le paradis de mon enfance. » Ce petit fauteuil était donc un fétiche, un trône ! Quoiqu'il parle très peu de peinture dans ce livre, on comprend que le peintre autant que l'homme Garouste s'est formé dans cette Bourgogne rurale et archaïque où, enfant, il passait ses vacances. Et là, il faut tout de même parler couleurs. Car Casso avait entièrement badigeonné la pièce où il vivait de cette peinture argentée dont on protégeait les tuyaux de poêle. « Tout brillait, depuis la cheminée jusqu'à ses sabots. » Et ce qu'il n'avait pas recouvert d'anti-

Gérard Garouste et la magie Palace

À la fin des années 1970, Garouste était, selon ses propres mots, « un peintre sans succès ». Un ami de collège, Jean-Michel Ribes, lui commanda un décor pour *Jackie Paradis* au Théâtre de la Ville. Fabrice Eamer venait de faire d'un vieux théâtre, le Palace, rue du Faubourg-Montmartre, la boîte de nuit la plus branchée de Paris. Sur le conseil de François Baudot, il lui commanda à son tour un décor. Un décor mural cette fois, pour rehausser l'éclat de ce haut lieu de la nuit où l'on rencontrait Saint-Laurent, Barthes, Mick Jagger, William Burroughs... « Je m'inspirai des cartons de la Renaissance, des places vénitienes, je jouais des trompe-l'œil, des perspectives », se rappelle Garouste. Le succès appelle le succès. Peu après, Leo Castelli, le grand marchand new-yorkais, le prenait sous son aile. Il lui proposa un contrat. Une carrière internationale s'ouvrait. Du décor du Palace ne subsiste aujourd'hui que le souvenir. J. C.

Ci-dessus, à gauche : l'artiste a lui-même conçu ce lieu de travail fonctionnel. L'escalier sans rampe mène à un espace de stockage.

Ci-dessus, à droite : Garouste, au détour du petit chemin menant à l'atelier.

Page de droite : Gérard Garouste, *Isele d'Issenheim*, 2007, huile sur toile, 206 x 420 cm (Courtesy Galerie Daniel Templon, Paris. ©B. Huet/Tutti).

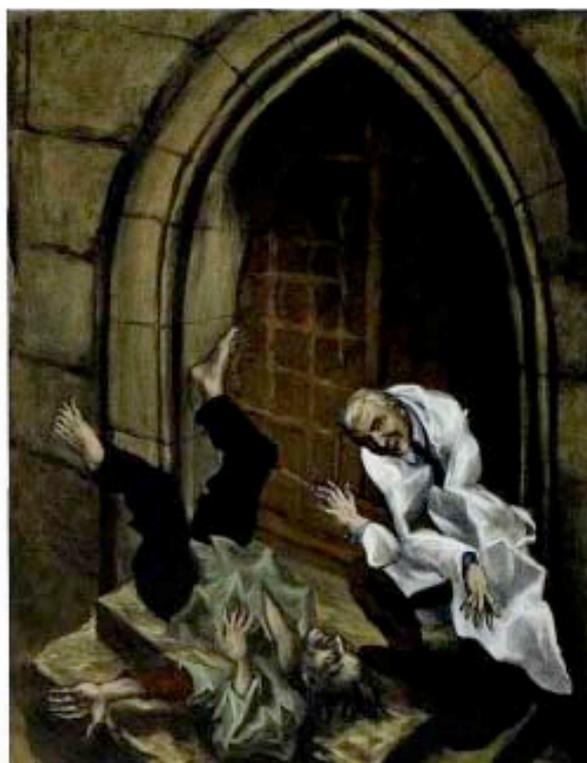
rouille était tapissé du papier métallisé qui enveloppait ses Gauloises. Ce cabinet d'argent digne d'un conte de Perrault, ce décor merveilleux naissait de presque rien. À cet argent quotidien s'ajoutait le rouge occasionnel du cochon que l'on saigne. L'homme au grand couteau avouait benoîtement qu'il aimait bien égorger l'animal. On ne regarde plus tout à fait de la même manière la peinture de Garouste depuis qu'il nous a raconté comment il suivait son oncle lorsque celui-ci « *faisait les pas* » des sangliers, pour repérer leur présence ; comment Casso, quand il trait les lapins, les accrochait dans les arbres au fur et à mesure, car il en tuait trop pour pouvoir les porter. Ce monde que le *xx^e* siècle n'avait pas encore rattrapé était traversé de figures étranges, tel le chasseur de vipères. Celui-ci les capturait vivantes, et les tenait attachées par la tête. Il déambulait avec ce grouillant

tagot, digne du bouclier de Méduse.

« Garouste père et fils »

Évidemment, il y a des ombres au tableau. La première est celle du père, Henri Auguste Garouste. C'est la figure de l'ogre, le triste Barbe-Bleue qui, dans les années 1940, fonda la prospérité de « Garouste père et fils, Ameublement-décoration-installation », sur des biens spoliés aux juifs. Il avait fait main basse sur les magasins de meubles Lévitant. « *Si Hitler avait gagné la guerre, c'est pas trois magasins qu'on aurait eus, c'est les Galeries Lafayette !* » Petite histoire de la « *saloperie ordinaire* », que tant d'autres bonnes familles françaises ont préféré balayer sous le tapis... Et puis il y a l'ombre de la folie, ces crises de délire qui menèrent plus d'une fois le peintre sur le chemin de l'hôpital psychiatrique. On ne regarde plus tout à fait de la même manière la peinture de Garouste depuis

qu'on a lu ces pages pudiques, mais précises comme le scalpel. Ou plutôt ce sont les personnages de ses toiles qui nous regardent désormais avec plus d'insistance, ces héros dégingandés aux grands yeux tristes et à la bouche qui tombe, cet *Autoportrait* dont la tête hypertrophiée sort de la poitrine, lieu des étouffements et des non-dits, ces animaux philosophes, singes couronnés, lapins agiles, ânes faussement borhommes. L'« *intranquille* » nous a donné dans ce récit les clés de sa maison, entre le Palace, célèbre boîte de nuit qui lança sa carrière au début des années 1980 (voir encadré), et la vie à la campagne, entre l'atelier et l'hôpital psychiatrique. Entre les mystères du Moyen Âge et la Torah. De même qu'à une époque il broyait lui-même ses pigments, pour se rapprocher de la vérité matérielle de la peinture, Garouste a appris l'hébreu pour se rapprocher des textes originels.





Saül, Rebecca, Job, Lilith et tous les autres, ces personnages devenus des archétypes, des mythes, sont des fantômes familiaux. Et il n'aime pas que le petit Jésus des tableaux de la Renaissance ne soit pas circonscrit, fût-il peint par Bellini. Car ça commence par un petit bout de peau en trop, et ça finit à Auschwitz. D'ailleurs, il n'aime pas que les enfants souffrent. Pour eux, il a fondé l'association La Source, qui leur apporte le réconfort de l'art, la caresse des belles choses qui soignent les amours-propres blessés.

Les marionnettes de Faust

Si Garouste peint à l'huile, c'est sans nostalgie du passé : « La peinture est un outil, un moyen, pas une fin. Je ne me couperai pas une oreille pour elle », dit-il dans un sourire. Il a réhabilité le sujet dans le tableau à une époque où la peinture elle-même était considérée comme archaïque et dépassée. « J'ai toujours besoin d'un fil conducteur, d'un thème. » Ce sont les grands textes, ce sont Dante, la Bible,

Don Quichotte qui l'ont amené à la peinture et il le leur rend bien. Faisant allusion à Marcel Duchamp et à l'histoire de l'avant-garde, il déclare : « L'Himalaya a déjà été conquis. L'originalité n'est plus à l'ordre du jour ». Si ce retour au métier ne lui vaut pas que des admirateurs, il a fait naître un monde étrange, un théâtre qui n'appartient qu'à lui, peint comme un décor à grands coups de brosse, avec ses ombres exagérées par les feux d'une rampe imaginaire, sa perspective bousculée par la pente d'une scène à l'italienne dont on croit entendre le grincement des planches. Son prochain travail sera consacré au thème de Faust. « C'était, bien avant Goethe, une légende, un conte populaire, qu'on interprétait même avec des marionnettes. C'est un thème qui m'est cher : le Moi et son double, le Diable et le Bon Dieu, le sage face au désir. » Entre le Diable et le Bon Dieu, entre le Classique pétri par la norme et l'Indien insoumis, deux personnages qui l'habitent depuis toujours, Garouste le funambule tente de garder l'équilibre. ■

bloc-notes

À VOIR

■ L'exposition « Gérard Garouste » à l'Académie de France à Rome - Villa Médicis (viale Trinità dei Monti, 1 - 00187 Rome - 39 06 6761 1 - www.villamedicis.it) du 14 octobre au 29 novembre

À SAVOIR

■ Gérard Garouste est représenté par la galerie Daniel Templon (30, rue Beaubourg, 75003 Paris - 01 42 72 14 10).

À LIRE

■ Le catalogue, coédité par Electa et l'Académie de France à Rome (190 pp., 50 ill., 29 €)
 ■ Gérard Garouste, avec Judith Perrignon, *L'intranquille. Autoportraits d'un fils, d'un peintre, d'un fils*, éd. L'Iconoclaste (204 pp., 16 €)
 ■ Michel Onizy, *L'Apiculteur et les Indes*, éd. Galilée (131 pp., 24 €)

Ci-dessus : percées à l'est, la porte d'entrée et la grande baie qui la surmonte font entrer le soleil du matin dans l'atelier.

Page de droite : Gérard Garouste, *L'Anesse et le Fige*, 2005, huile sur toile, 235 x 200 cm, détail (Courtesy Galerie Daniel Templon, Paris. ©B.Huet/Tutti).

